

Comptes rendus d'animation et d'ouvrage

Musset au Cercle des Poètes Retrouvés en Vendômois (Monique BOURDIN)

La dernière manifestation de la commémoration du bicentenaire de l'année Musset en Vendômois (1810-2010) a été célébrée par le Cercle des Poètes Retrouvés en Vendômois, le vendredi 19 novembre 2010. La salle du Temple a été remplie d'une centaine de personnes environ et honorée de la présence de monsieur Jean-Philippe Mauclair, adjoint à la Culture de la ville de Vendôme. Cette soirée a remporté un très vif succès. Certains textes étaient accompagnés à la harpe par la talentueuse Marie Denizot. La responsable de la soirée, Monique Bourdin, a composé le fil conducteur sur la vie et les thèmes d'Alfred de Musset, illustré par des poèmes, choisis par elle, dits par neuf participants.

Musset a des attaches avec la région, comme l'a excellemment démontré Gérard Ermissé. Nous ne ferons pas l'historique de cette filiation. Rappelons simplement que son père, Victor Donatien de Musset-Patay, devait son deuxième prénom de Donatien à Jean-Baptiste Donatien de Vimeur, comte de Rochambeau, son parrain. À seize ans et demi, après sa brillante classe de philosophie, où Musset obtient le premier prix de philosophie, il arrête ses études et se lance, de façon éphémère, dans le droit, la médecine, les beaux-arts, la musique. Il est très doué en dessin, mais seule la littérature l'intéresse. Cependant, il nous laissera une série de caricatures saisissantes, dont celles, par exemple, de George Sand, de



À gauche, Didier Lemaire et dans le fond, Jacques Dahuron.
À droite, Patrick Tourne et Serge Gerstel.

Stendhal ou de lui-même. Pour son affiche du colloque de juin 2010, la Société archéologique a d'ailleurs choisi une caricature de Musset par lui-même.

Très tôt, Musset a été tenaillé par le désir d'écrire qu'il a toujours associé à l'amour, sous toutes ses formes, y compris celui des prostituées, mélangeant ces aventures amoureuses à l'alcool, cocktail de punch, de bière et d'absinthe, dérivatif à sa douleur de vivre inguérissable, à ce « mal du siècle » dont il est le représentant le plus marquant. Toute sa vie, il s'est livré de plus en plus au

dérèglement des sens : alcool, jeu, femmes. Il a d'ailleurs contracté très tôt la syphilis à l'origine de ses ennuis de santé et de ses crises de démence. Son mal-être tient sans doute à ce qu'il affirme dans son poème «Rolla» : «*Je suis né trop tard dans un monde trop vieux.*» Il appartient, en effet, à la seconde génération du Romantisme. Par rapport à ses aînés, Chateaubriand, Lamartine, Vigny, ou même Hugo, qui n'a que huit ans de plus que lui, Musset sera considéré comme l'éternel benjamin, que l'on ne prend pas au sérieux. Il préférera le Salon de Charles Nodier, à la bibliothèque de l'Arsenal, au Cénacle, dont Victor Hugo est le chef de file, car il impose des contraintes aux familiers de son Salon, les obligeant à se promener en groupe tous les jours pour admirer le coucher de soleil à Montrouge ou à déambuler nuitamment sur les tours de Notre-Dame.

C'est chez Charles Nodier que Musset lit, pour la première fois, sa *Ballade à la Lune*, qui deviendra très célèbre et qui commence par :

*« C'était, dans la nuit brune,
Sur le clocher jauni,
La lune,
Comme un point sur un i. »*

Très nombreux sont donc ses poèmes d'amour, encore plus foisonnants au moment de sa liaison orageuse et tumultueuse avec George Sand. Pendant ces deux ans, la période de création a été encore plus féconde chez Musset. Leur rupture définitive pourrait avoir provoqué le fameux cycle des *Nuits*, entrepris au printemps de 1835 et achevé en octobre 1837, un chef-d'œuvre de la poésie élégiaque. Trois *Nuits* sont un dialogue du poète avec sa muse, en fait de Musset avec lui-même. La première *Nuit*, *La Nuit de mai* commence par le fameux vers prononcé par la muse : «*Poète, prends ton luth et me donne un baiser...*» Elle contient la très connue allégorie du Pélican, image du Christ, depuis le début du Christianisme, mais, en même temps, symbole du poète, qui se termine ainsi :

*« Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égarer ceux qui vivent un temps :
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
Leurs déclamations sont comme des épées :
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang. »*

Cependant, son œuvre ne se résume pas à des poèmes d'amour, mais comprend des poèmes plus sérieux, très profonds. Il s'interroge, par exemple, sur la poésie et sa condition de poète dans «Les Vœux stériles» :

*« Puisque c'est ton métier, misérable poète, [...]
Puisque c'est ton métier de faire de ton âme
Une prostituée, et que, joie ou douleur,
Tout demande sans cesse à sortir de ton cœur ; [...]
Que ta muse, brisant le luth des courtisanes,*

*Fasse vibrer sans peur l'air de la liberté ;
Qu'elle marche pieds nus, comme la Vérité. »*

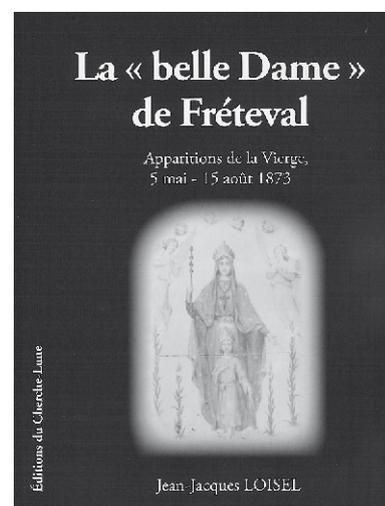
À vingt-neuf ans, Musset a écrit l'essentiel de son œuvre. La maladie et les excès l'ont affaibli. Au début de l'année 1840, il tombe gravement malade d'une pleurésie contractée un soir de carnaval et l'on croit qu'il va mourir. Chaque année, il retombe malade, mais dès qu'il va mieux, il continue ses orgies, ses excès. En 1844, il a pratiquement fini son œuvre, n'écrivant plus de poèmes, tout au plus, deux ou trois contes et des pièces de théâtre. À partir de 1845, il est au bout du rouleau, soigné par sa fidèle gouvernante et secrétaire, Adèle Colin. Pendant toute la période 1846-1847, il se livre à une véritable autodestruction systématique, un genre de suicide, buvant de plus en plus et pratiquant la débauche. Son aspect soigné ne peut plus dissimuler ses mains qui tremblent. Alfred se porte de plus en plus mal : ses hallucinations sont monnaie courante. Rongé par l'alcool et la syphilis, il meurt, à l'âge de quarante-six ans, le 2 mai 1857, avant l'aube. Il est enterré au cimetière du Père-Lachaise, à Paris, sous un saule, comme il en avait exprimé le désir dans son poème *Lucie* :

*« Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage exploré ;
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
À la terre où je dormirai. »*

La « belle Dame » de Fréteval

- **Jean-Jacques Loisel, *La « belle Dame » de Fréteval. Apparitions de la Vierge, 5 mai-15 août 1873, éditions du Cherche-Lune, septembre 2011 par Jean Vassort.***

Le 5 mai 1873, une fillette de Fréteval, Louise Colas, voit apparaître « une belle dame tenant un petit enfant ».



Le même jour, Angèle Pecquet, autre fillette du même bourg, déclare elle aussi avoir vu une belle dame. C'est là le point de départ d'apparitions quasi quotidiennes de la Vierge et de Jésus, en général plusieurs fois par jour, jusqu'à dix fois et plus, qui vont se prolonger jusqu'au 15 août, en présence de nombreux témoins. Or l'événement, dont la presse locale ne parle pratiquement pas, a très vite été oublié, au point qu'il serait demeuré ignoré si Jean-Jacques Loisel n'était tombé au cours de recherches aux archives diocésaines de Blois sur la copie d'un « recueil des procès-verbaux faits par les enfants de l'école des sœurs » de ces apparitions. Cette copie, réalisée par un notable limousin, alors de passage à Fréteval, Frédéric Romanet du Caillaud, ainsi que les lettres que ce dernier envoie à sa mère au moment des apparitions, constituent à peu près les seules sources disponibles sur l'événement. Ce sont donc elles qui constituent le point de départ de l'enquête.

Cette enquête, l'auteur le souligne d'emblée, n'entend pas se prononcer « sur [la] réalité du phénomène – ce qui est du ressort de l'Église – ni traiter de son éventuelle signification spirituelle, voire dogmatique – ce qui est du domaine de la théologie » : pour l'historien, les voies de la Providence demeurent bien impénétrables. En revanche, ce dernier a vocation à s'intéresser au contexte local, économique et social, religieux et politique, dans lequel surviennent les apparitions, afin de dégager sinon des explications du phénomène, du moins d'intéressantes corrélations qui le mettent en perspective. C'est dans cet esprit que l'étude a été conduite.

Un tel ouvrage défie le résumé. On y retrouve la « méthode Loisel », qui non seulement mobilise toutes les sources disponibles, mais encore les met à la disposition du lecteur à travers de nombreuses citations, retranscrites avec soin, ainsi que de copieux annexes. Cela donne à l'ouvrage une profondeur concrète, que renforce encore une généreuse illustration, en noir et blanc comme en couleur, et qui finit, bien au-delà du sujet propre du livre, par restituer de manière très suggestive les réalités d'une époque et d'un milieu.

Faute donc de pouvoir en reprendre ici tous les éléments, on se bornera à indiquer les points forts du livre, en insistant sur ceux qui éclairent le phénomène étudié. Ce dernier est analysé d'abord dans ses caractères propres, à travers l'analyse du rythme et des modalités des apparitions, à travers aussi la relation entre la Vierge et les fillettes « voyantes », manifestée notamment par les paroles et les gestes échangés. Élargissant le cercle, l'auteur s'intéresse ensuite aux témoins, distinguant parmi eux des sceptiques (la mère de Louise ne traite-t-elle pas sa fille de « folle » lorsqu'elle fait état de la première apparition ?), des gêneurs, des anticléricaux, tentant donc, autant que le permettent ses sources, de saisir comment l'événement est perçu à Fréteval. D'un point de vue social, Jean-Jacques Loisel souligne que les fillettes auxquelles apparaît la Vierge sont issues d'un milieu modeste (le père de l'une a été tour à tour garde-barrière, mécanicien, journalier, celui de l'autre

est un ouvrier de fonderie analphabète), et qu'elles vivent dans une localité marquée par des activités industrielles : il insiste fortement sur le fait que les apparitions ne surviennent pas dans un univers rural et paysan, mais bien dans un monde citadin et industriel, si modeste en soit la taille.

Mais c'est un triple contexte surtout qui retient son attention. Celui de la guerre de 1870-1871 d'abord, qu'on a vécu ici dans l'anxiété d'abord, puis dramatiquement et tragiquement avec ce qu'on a appelé le combat de Fréteval, douloureusement enfin, avec les réquisitions et la misère qui ont suivi la défaite. Une telle intensité de malheurs n'est pas sans conséquences religieuses : en témoignent les prophéties qui émergent alors, ou qui sont réactivées par l'événement.

Contexte politique ensuite, en une époque dominée par les combats entre la droite monarchiste et la gauche républicaine, à un moment où leur issue est incertaine, et où l'avenir de la République instaurée en 1870 semble encore mal assuré : il n'est pas douteux que de telles oppositions trouvent un écho à Fréteval, où la présence d'un foyer industriel (et celle quelques années plus tôt d'un chantier de chemin de fer) entretient un noyau ouvrier réceptif à des idées de gauche et anticléricales.

Contexte religieux enfin, analysé avec la même minutie, à travers une présentation du « complexe religieux de Fréteval » (de nombreux édifices religieux de la localité aux saints qui y sont vénérés), un rappel de la tradition visionnaire et miraculeuse en Loir-et-Cher, enfin l'évocation de la contre-offensive cléricale du temps de l'Ordre moral, quand se multiplient, en Vendômois et ailleurs, pèlerinages et apparitions, et que s'épanouissent le culte du Sacré-Cœur et la dévotion mariale.

Ces différents aspects précisés, Jean-Jacques Loisel peut en venir à l'interprétation des faits, du moins à celle à laquelle l'historien peut se risquer. Ce qui revient notamment à répondre à la question : Pourquoi Fréteval ? Sur ce point, l'auteur met en rapport les apparitions avec les tensions vécues alors dans la localité, du fait de la guerre de 1870 d'abord, du fait aussi du devoir de conversion dont pouvaient se sentir investis des chrétiens convaincus face au foyer anticlérical incarné alors par la fonderie. Il souligne aussi qu'il n'y a pas autour de Fréteval de centre majeur de piété mariale comme il en existe dans d'autres zones du Vendômois, à Villethiou, à Villavard et à Villedieu. Dans cette perspective, les apparitions répondraient au besoin d'un secours accru de la Vierge face à des situations insupportables (nées des malheurs de la guerre comme de la montée de forces hostiles à la religion), et donc d'une plus grande proximité avec elle – ce qu'assurent ses apparitions, sa présence physique ne parlant alors pas seulement à la foi, mais encore aux sens.

Reste une dernière question, celle de la quasi disparition de l'événement de la mémoire régionale, hormis quelques transmissions souterraines, et très marginales, que l'auteur évoque dans les dernières pages de l'ouvrage. Mais celle-ci semble plus facile à résoudre.

Si le souvenir des apparitions s'efface aussi rapidement, c'est que personne n'avait intérêt à le cultiver. Ni les royalistes légitimistes, qui travaillent alors à la restauration du comte de Chambord, et dont le chef de file régionale, le duc de Doudeauville, ne souhaite pas affaiblir sa cause en soutenant un phénomène irrationnel difficilement contrôlable et qui peut être discuté. Ni les Républicains qui, tout à leur entreprise de conquête du pouvoir, sont attentifs à apparaître comme des gens de l'ordre et de la stabilité, et donc peu enclins à se lancer dans une dénonciation susceptible de provoquer des

troubles. Les uns et les autres ne sont pas éloignés de penser alors que les apparitions sont affaires de fillettes, et qu'elles constituent un terrain sur lequel des responsables sensés ne sauraient se laisser entraîner.

Ces quelques réflexions disent bien la richesse de l'ouvrage, par l'information qu'il réunit comme par les questions qu'il pose, et auxquelles il s'efforce de répondre. Nul doute donc qu'il constitue une pièce importante à verser au dossier plus général de l'histoire des apparitions mariales, si nombreuses dans la France au cœur du XIX^e siècle.